

YRSA SIGURÐARDÓTTIR

Succion

roman traduit de l'islandais
par Catherine Mercy et Véronique Mercy



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

ULTIMES RITUELS, Anne Carrière, 2011 ; Points n° 2805.

JE SAIS QUI TU ES, Anne Carrière, 2012 ; Points n° 3125.

BIEN MAL ACQUIS, Anne Carrière, 2013 ; Points n° 3317.

INDÉSIRABLE, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 196.

ADN, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 221.

Titre original :

Sogid

Éditeur original :

Veröld, Reykjavík

© Yrsa Sigurðardóttir, 2015

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12628-5

YRSA SIGURÐARDÓTTIR

Succion

roman traduit de l'islandais
par Catherine Mercy et Véronique Mercy

ACTES SUD

Le livre est dédié à Mjása et Pilla.

PROLOGUE

Septembre 2004

L'école projetait des ombres glaciales sur le terrain désert. Plus loin, le soleil réchauffait les rares passants dont le trajet passait par là. Lorsqu'ils entraient dans l'ombre ils se pelotonnaient comme ils le pouvaient dans leurs vêtements d'hiver et hâtaient le pas en direction de la lumière. Le temps était calme, seule une froide bourrasque qui dansait dans la cour de l'école poussait les balançoires installées dans un coin. Elles tanguaient doucement comme si des enfants invisibles s'y ennuyaient. Comme Vaka. Mais le gel l'incommodait plus que l'ennui. Il lui piquait les joues et ses orteils devenaient douloureux. Elle avait froid partout et le perron glacé sur lequel elle était assise accentuait ses frissons. Comme sa doudoune toute neuve était trop courte pour isoler ses fesses du froid, elle commençait à regretter de ne pas avoir écouté sa maman. Elle aurait dû choisir un modèle plus long. Mais il n'était proposé qu'en bleu foncé alors que le court existait aussi en rouge. Vaka rectifia la position de son sac à dos. Elle ferait peut-être mieux d'aller au soleil. Elle attendrait au chaud. Elle s'embêterait aussi là-bas toute seule, mais au moins elle serait à l'abri du froid. En même temps elle avait peur de quitter cette zone d'ombre que l'école projetait sur toute la longueur de la cour. Si elle s'éloignait, son père risquait de ne pas la voir et de repartir sans elle. Non, elle préférait avoir froid.

Une voiture de la même couleur que la sienne approchait, mais son excitation ne dura pas. Ce n'était pas sa voiture et

ce n'était pas lui. S'il l'avait oubliée ? C'était son premier jour de classe dans cette nouvelle école, il croyait peut-être qu'elle pourrait rentrer à pied, comme avant. Pour la centième fois de la journée elle eut un pincement au cœur en pensant à son ancien chez-soi. Sa nouvelle chambre était plus belle et plus grande que celle de l'ancien appartement, mais c'était bien la seule chose qui était mieux. Pour tout le reste ça n'allait plus. Surtout à l'école. À cause des autres enfants. Elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait. Dans sa classe d'avant elle savait comment tout le monde s'appelait, et connaissait même le nom des animaux préférés de ses copines. Maintenant elle avait la tête pleine de nouveaux prénoms et de nouveaux visages qu'elle n'arrivait pas à assembler. C'était comme avec les jeux de mémoire, elle ne gagnait jamais, sauf quand sa maman faisait exprès de perdre.

Vaka renifla. Combien de temps faudrait-il à son père pour comprendre qu'il devait venir la chercher ? Elle se retourna et examina du haut en bas la façade de l'école, dans l'espoir d'y déceler une présence. Mais les fenêtres se fondaient dans l'obscurité de l'ombre froide. Elle ne distinguait aucun mouvement. Un coup de vent lui cingla les joues et lui lacéra le dos. Elle bondit sur ses pieds et gravit les marches jusqu'à l'entrée. Il devait bien y avoir encore un adulte à l'intérieur. Quelqu'un qui la laisserait téléphoner. Mais la porte était verrouillée. Ça ne servait à rien de frapper, les mugissements du vent couvraient le bruit de ses coups. Elle laissa retomber sa main et resta les yeux levés sur les battants de la grande porte, avec le faible espoir qu'ils s'ouvrent malgré tout. Mais comme rien ne bougeait, elle revint s'asseoir. Avec un peu de chance la marche serait moins froide.

Elle n'y pensa plus quand elle se retourna. En bas du perron se tenait une petite fille qu'elle avait remarquée dans sa nouvelle classe. Elle ne l'avait pas entendue approcher. Elle était peut-être arrivée sur la pointe des pieds, mais pourquoi elle aurait fait ça ? Elle ne mordait pas, elles n'étaient pas des ennemies. Même si elles ne se connaissaient pas, Vaka se souvenait très bien d'elle. C'était difficile de faire autrement. Il lui manquait deux doigts à une main. Le petit doigt

et l'annulaire. Elle était assise toute seule au premier rang et ne faisait pas de bruit. Vaka avait cru d'abord que c'était aussi son premier jour dans l'école, mais comme le professeur ne l'avait pas présentée en même temps qu'elle, elle avait changé d'idée. Quand les enfants avaient eu la permission de parler entre eux à l'intérieur de la classe, la petite fille n'avait pas dit un mot et ne s'était pas mêlée aux autres. Pendant la récréation elle s'était assise à l'écart, elle regardait devant elle, comme Vaka sur son escalier. Elle n'avait pas bougé, même pas quand deux garçons avaient chantonné un morceau de comptine que la grand-mère de Vaka fredonnait de temps en temps : "Petit doigt, petit doigt, où es-tu ? Annulaire, annulaire, où es-tu ?" Vaka avait trouvé ça horrible mais les autres enfants n'avaient pas l'air choqués. Finalement elle avait détourné les yeux sans oser s'en mêler. Elle était nouvelle.

— L'école est fermée. Ils ferment toujours quand l'école est finie, dit la petite fille avec un sourire gêné si furtif que Vaka crut s'être trompée, mais elle avait un très joli visage.

— Ah bon !

Vaka se balançait d'un pied sur l'autre dans l'escalier. Elle ne savait jamais comment s'y prendre pour lier connaissance avec d'autres enfants ou pour parler à des inconnus. La journée s'était écoulée sans qu'elle ait trouvé l'occasion de sortir de sa coquille.

— Je voulais demander si je pouvais téléphoner.

— Va voir à la station-service. Elle est juste à côté, dit la petite fille en désignant une rue.

Elle portait des mouffes pour cacher sa main abîmée.

— Je n'ai pas de monnaie, répondit Vaka, gênée, après avoir ravalé sa salive.

Normalement sa mère lui donnait son argent de poche le vendredi mais elle oubliait régulièrement de le faire. La plupart du temps c'était sans importance mais parfois c'était grave. Comme maintenant. Aussi grave que d'oublier de venir la chercher à l'école. Les adultes n'avaient aucune mémoire.

— Oh ! s'exclama tristement la petite. Moi non plus.

Elle ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose mais elle serra les lèvres.

Alors que Vaka était au large dans sa doudoune neuve, le manteau de sa compagne était trop juste pour elle. Les manches étaient trop courtes et elle n'avait pas réussi à remonter complètement sa fermeture éclair. Elle ne portait pas de bonnet et ses cheveux en bataille tournoyaient au gré du vent. Malgré le temps sec, elle portait de vieilles bottes en caoutchouc déteintes. Seules ses jolies mouffles colorées étaient neuves et propres.

— Ça ira comme ça. Je vais attendre, dit Vaka en se forçant à sourire.

C'était difficile d'attendre comme ça sans savoir. Elle avait toujours aussi froid et en plus, maintenant elle avait faim. Si papa était arrivé à l'heure elle serait assise dans leur nouvelle cuisine. Elle aurait du pain grillé. Le beurre fondrait sur sa langue, avec la confiture. Cette sensation ne fit que renforcer sa faim.

La petite fille piétinait en bas des marches.

— Tu veux que j'attende avec toi ? demanda-t-elle sans regarder Vaka, mais en fixant la cour vide, sur le côté. Je peux si tu veux.

Vaka ne savait pas quoi répondre. Qu'est-ce qui valait mieux ? S'asseoir toute seule et geler sur place, ou essayer de trouver quelque chose à dire à cette petite fille dont elle ne connaissait pas le nom ? Du haut de ses huit ans, elle savait qu'il n'y avait qu'une seule bonne réponse à une question comme celle-là.

— Oui, merci, si ça te fait plaisir, dit Vaka.

La petite se tourna vivement vers elle avec un grand sourire.

— Mais je devrai partir dès que papa sera arrivé, ajouta-t-elle.

— Bien sûr, répondit la petite, le regard vide.

Elle ne souriait plus. Vaka essaya de sauver la situation. Elle n'avait pas oublié la méchanceté des garçons à l'égard de sa petite camarade, qui avait l'air si seule.

— Papa pourra peut-être te ramener chez toi ? hasarda-t-elle.

Elle regretta aussitôt ses paroles, car elle avait souvent entendu ses parents se plaindre du prix de l'essence. Impossible de demander à son père de faire un trop long détour, ils

n'avaient pas beaucoup d'argent depuis qu'ils avaient acheté la nouvelle maison. C'était pour ça que sa doudoune était trop grande, comme ses chaussures.

— Tu habites loin d'ici ?

— Non, juste là-bas derrière, dit la petite fille en montrant l'école.

Elle parlait sûrement du groupe de maisons qui avait attiré l'attention de Vaka quand elle s'était promené dans la cour arrière pendant la récréation. Un haut grillage les séparait de l'école. Des ordures de toutes sortes s'entassaient juste en face de la cour : des cartons froissés et délavés, des chiffons, des sacs en plastique, des feuilles mortes. Vaka, qui n'aimait pas la saleté, avait trouvé cet endroit dégoûtant, mais comme c'était la seule zone où elle n'entendait plus résonner les voix cruelles des garçons, elle s'était éloignée jusqu'à la hauteur du grillage et du tas d'ordures.

Elle n'entendait plus que l'écho des jeux des enfants. Elle avait regardé de plus près les maisons et leurs jardins. Heureusement que ses parents n'avaient pas eu l'idée d'acheter l'une d'elles. Elles étaient aussi mal entretenues que la clôture, avec leurs peintures délavées et leurs jardins envahis de broussailles. Quelque chose luisait dans un coin, c'était un barbecue rouillé qui émergeait d'une touffe de mauvaises herbes, Vaka n'en crut pas ses yeux quand elle s'aperçut que la végétation débordait de la grille de cuisson. Des rideaux assortis à la saleté des vitres pendouillaient le long des fenêtres. Ailleurs on avait suspendu des couvertures ou même des journaux ou des cartons. Ce spectacle était si pénible que Vaka s'était retournée du côté du groupe des enfants, qui faisaient comme si elle n'existait pas.

Mais ce quartier avait au moins un avantage. Il était à côté de l'école. Peut-être qu'on la laisserait téléphoner, dans la maison de sa nouvelle camarade ? Il ne lui faudrait que quelques minutes pour marcher jusque-là. Si son père arrivait entre-temps il n'irait pas bien loin. Vaka s'arma de courage.

— Euh... Est-ce que ça serait possible que je téléphone chez toi ?

La mine terrorisée de sa camarade la fit tressaillir.

— Chez moi ? fit-elle en ravalant sa salive.

Elle baissa les yeux sur ses moufles et tâtonna sa main mutilée.

— Tu ne crois pas que ça serait mieux d'attendre ici ? Ton papa ne va sûrement pas tarder.

— Oui, sans doute, admit Vaka en rajustant son sac à dos.

Il lui paraissait de plus en plus lourd, comme si les minutes écoulées depuis qu'elle attendait s'accumulaient dedans.

— Mais si je téléphone, après, tu pourrais venir jouer chez moi, ajouta-t-elle.

À la place de la petite fille elle serait heureuse de quitter sa chambre si elle habitait dans l'une de ces horribles maisons. C'était peut-être pour ça qu'elle avait réagi aussi bizarrement. Elle ne voulait pas qu'on sache comment c'était chez elle. Vaka s'empressa de lui dire que ça lui était bien égal comment était sa maison.

— D'accord. Mais tu feras vite, répondit-elle après quelques instants d'hésitation. Et seulement si on peut aller jouer chez toi après. Il ne faudra pas parler fort. Papa est sûrement en train de dormir.

Vaka acquiesça, contente d'avoir réussi à la convaincre. Elle venait enfin de faire la connaissance d'une élève de sa classe. Elle espérait se lier d'amitié avec celles de ses camarades qui étaient les plus drôles et les plus populaires, mais elles ne s'intéressaient pas à elle. Elles n'avaient sans doute pas besoin de se faire de nouvelles amies. Cette petite fille était sa chance, elle avait l'air très gentille même s'il lui manquait des doigts. En tout cas elle n'était pas méchante. Mais l'angoisse la saisit dès qu'elles se mirent en route. Les misérables maisons lui revenaient en mémoire. Soudain elle n'eut plus envie d'entrer dans l'une d'elles. Elle aurait dû rester sur l'escalier tout froid. Mais c'était trop tard. Elles avaient quitté la cour de l'école, elles se dirigeaient vers le petit lotissement et marchaient dans le soleil.

Pourtant Vaka ne se réchauffait pas. Elle avait encore plus froid.

Elle ne savait pas quoi inventer pour faire demi-tour sans blesser sa nouvelle amie. La petite fille marchait comme elle

en silence. Comme elle, elle paraissait consciente que chaque pas les rapprochait de leur destination. Elles n'avaient pas échangé un seul mot lorsqu'elles s'arrêtèrent enfin sur un bout de trottoir crevassé, devant l'une des maisons que Vaka avait regardées pendant la récréation. Elle parcourut des yeux la façade en veillant à ne pas bouger la tête pour que sa compagne ne remarque pas qu'elle examinait les lieux. C'était la maison la plus sordide de toute la rue. Elle n'avait qu'un étage, avec en guise de toit une tôle en acier rouillé qui n'avait pas été repeinte depuis des années. Sur le devant, le jardin était dans le même état que ceux qu'elle avait vus le matin au dos des maisons. Au milieu des pissenlits un tricycle était couché sur le côté, aussi rouillé que la maison. Les vitres étaient ébréchées et on n'avait même pas fait l'effort d'accrocher des rideaux présentables aux fenêtres qui donnaient sur la rue. Pour compléter le tableau, la porte d'entrée était tout de travers. C'était un endroit mauvais.

Vaka se creusait toujours la cervelle pour trouver une raison de faire demi-tour, mais il lui fallait du temps.

— Viens, dit la petite fille en la regardant avec sa mine triste. J'habite ici. Il ne faut pas faire de bruit, dépêche-toi. Après on ira jouer chez toi. D'accord ?

Ses yeux sans couleur brillaient d'impatience. Vaka se sentit obligée d'accepter.

Elle la suivit jusqu'à l'entrée. Son sac pesait autant que si on l'avait rempli de pierres. Chaque pas était une nouvelle épreuve. C'était comme chaque fois qu'elle avait conscience de faire quelque chose qui tournerait mal, mais qu'elle le faisait quand même. Comme le jour où elle avait emporté trop d'assiettes d'un coup sur la table de fête et les avait fait tomber. Il lui avait suffi de soulever la pile pour se rendre compte que c'était trop lourd pour elle, mais elle avait continué quand même. Et cassé toutes les assiettes. Maintenant c'était tout pareil.

La petite fille venait de saisir la poignée de la porte.

— Viens. Rappelle-toi, il faut que tu te dépêches !

Elle chuchotait comme si un monstre qui ne devait pas deviner leur présence attendait à l'intérieur.

Vaka hochait la tête tristement et franchit le dernier mètre qui la séparait de la porte. Qui menait du soleil à l'ombre. Une odeur âcre mêlée de relents de cigarette la saisit. Elle retroussa le nez malgré elle. La petite fille ferma la porte et ce fut l'obscurité. Ça valait peut-être mieux car Vaka ne voyait pas le désordre qu'elle devinait à l'intérieur et sa compagne ne pouvait pas distinguer son visage effrayé.

— Le téléphone est en haut. Viens, murmura la petite fille – si bas que Vaka l'entendit à peine – en regardant partout autour d'elle.

Comme Vaka ne se décidait pas, elle agita les bras en signe d'impatience. Elle avait ôté son manteau mais n'avait retiré qu'une moufle. Vaka détacha ses yeux de la moufle qui dissimulait la main privée de doigts et avança prudemment dans l'entrée. Aussitôt, à l'étage supérieur, le plancher craqua. La petite fille sursauta et regarda en l'air. Son visage était déformé par la terreur.

Vaka était tétanisée, ses paupières la brûlaient, elle allait éclater en sanglots. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Elle poussa un gémissement à peine audible malgré le silence de la maison. C'était une terrible erreur. Pire que les assiettes. Submergée par le désespoir, elle n'arrivait plus à réfléchir. Elle pensa seulement qu'elle ne connaissait même pas le nom de la petite fille.

La police de Hafnarfjörður recherche Vaka Orradóttir. Vaka est âgée de huit ans, elle a des cheveux châtain, elle est petite et mince. Elle porte une doudoune rouge, un bonnet rouge, un jean et des baskets roses. Vaka a été vue pour la dernière fois aujourd'hui à quinze heures, au moment où elle sortait de l'école de Hafnarfjörður pour rentrer chez elle. Il est possible qu'elle soit encore en ville. Les personnes qui pensent avoir vu Vaka sont priées de prendre contact avec la police de Hafnarfjörður au numéro 525 3300.

2016

Huldar laissa glisser de son bureau la pile des photocopies de l'école. En dehors d'une collection de gobelets de café à moitié vides, il ne restait pratiquement rien devant lui. Il n'héritait plus que des tâches dédaignées par les autres policiers. Comme cette histoire d'école. Elle allait immanquablement alimenter les plaisanteries dont il était déjà l'objet, lui, le supérieur hiérarchique tombé en disgrâce et mis sur la touche. Désormais relégué au fond de l'open space, c'était tout juste s'il apercevait de loin son ancien bureau.

Il prenait soin de ne jamais regarder dans sa direction. Au fond ça lui était bien égal d'être tombé en bas de l'échelle, mais il ne supportait plus que ses ex-subordonnés l'évitent comme si sa chute était contagieuse. Contrairement à ce qu'il espérait, ses collègues étaient loin d'avoir reconduit les relations qu'ils entretenaient avec lui avant sa promotion. Leurs silences quand il apparaissait et leurs chuchotements dès qu'il s'éloignait lui étaient si pénibles qu'il en arrivait à regretter de ne plus être à la tête de la brigade.

Ces regrets ne duraient pas car il se rappelait aussitôt combien il était malheureux pendant cette période. Des formulaires à n'en plus finir, des rapports, des réunions et toute une paperasse inutile. Si quelqu'un lui avait détaillé le profil du poste, il n'aurait jamais accepté pareille promotion. Malheureusement on avait été avare d'explications quand on la lui avait proposée. La présentation et le mode de désignation s'étaient réduits à une unique phrase de quatre mots : "Voulez-vous devenir chef ?" La direction était sur les dents. Une succession

de scandales s'était soldée par la mise à l'écart de la plupart des dirigeants et c'était presque par hasard que le choix s'était arrêté sur lui. Le recrutement des policiers ne reposait pas sur des diplômes universitaires ou leur équivalent. On s'était donc rabattu sur les seuls critères qui permettaient d'opérer un classement, à savoir l'âge et l'ancienneté. Mais après les tumultes suscités par les derniers scandales, Huldar soupçonnait sa direction d'avoir eu recours à un troisième critère : la taille. Pour lui c'était une évidence. Quand les décideurs avaient ouvert la chasse, ils l'avaient vu dépasser d'une tête les autres policiers. Si à cet instant-là il avait été assez inspiré pour s'asseoir ou se pencher, il aurait conservé l'emploi qu'il occupait à l'époque dans l'organigramme. C'est-à-dire au milieu. Pas tout en bas.

Mais Huldar ne gardait aucune rancune contre ceux qui lui avaient offert le poste. Il était libre de le refuser après tout. Il n'en voulait à personne d'avoir été rétrogradé. On ne pouvait plus le laisser en première ligne. Il avait raté son enquête criminelle avec un brio sans égal. Quand il avait tenté d'expliquer la chose à une de ses sœurs, il s'était comparé à un chirurgien convoqué en urgence qui se serait rué dans la salle d'opération en brandissant un scalpel, mais qui aurait trébuché et décapité son patient.

Le plus grave, c'était qu'il avait entraîné Freyja dans sa chute, Freyja, l'ex-directrice de la Maison des enfants. Comme les autorités de la Protection de l'enfance ne lui avaient pas pardonné d'avoir abattu un homme dans les locaux de l'institution, elle était redevenue une simple psychologue.

En définitive ils pouvaient s'estimer heureux tous les deux de ne pas être à la recherche d'un emploi.

Mais visiblement elle lui en voulait toujours. Depuis le fatal événement ils s'étaient rarement croisés et c'était tout juste si elle lui accordait un regard. Tout son être respirait la colère et la cible de cette colère, c'était bien lui. Huldar fit la grimace. Il avait nourri l'espoir de renouer avec elle malgré une lamentable entrée en matière, un développement laborieux et une conclusion fracassante. Il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, leur première rencontre avait donné le ton. C'était déjà incroyable qu'il ait réussi à regagner sa confiance

après ça, même si leur entente n'avait pas duré. Dans les bars ou les discothèques qu'il fréquentait le soir, ses conversations avec les femmes l'avaient beaucoup déçu. Il avait appris à leur contact que la plupart d'entre elles ne s'intéressaient pas aux policiers. Lorsqu'il avait fait la connaissance de Freyja, il s'était donc fait passer pour un charpentier et il avait prétendu s'appeler Jonas : son deuxième prénom. Il avait couché avec elle sous une fausse identité. Il avait été contraint de tomber le masque quand ils s'étaient revus à l'occasion de l'enquête criminelle qui s'était soldée par le passage à la déchiqueteuse de leurs promotions respectives. Le charpentier Jonas avait été obligé de se présenter comme le policier Huldar.

Mais ce qui était arrivé une fois pouvait arriver de nouveau. Peut-être aurait-il une seconde chance après tout. Cette perspective lui réchauffait le cœur.

Il sourit au policier assis en face de lui. Le jeune homme lui renvoya la politesse avec un petit air gêné et retourna à son écran d'ordinateur, où il ne devait rien lire de bien passionnant. Le débutant était tout en bas de la hiérarchie, encore plus bas que Huldar. C'était le seul policier moins considéré que lui, mais ça ne durerait pas.

— Tu es débordé ? fit Huldar en prenant soin d'éviter l'ironie, car le garçon était d'une sensibilité malade.

Il avait grand besoin de s'endurcir mais un autre que lui s'en chargerait, il avait bien assez de soucis comme ça ! Il avait mieux à faire que de chaperonner un apprenti policier aussi peu dégourdi.

— Oui. Non.

Le front qui surmontait l'écran était écarlate.

— C'est "oui" ou c'est "non" ?

— Non, je ne suis pas débordé. Mais j'ai quand même de quoi m'occuper.

— J'espère que tu as compris que c'est bien mieux quand on n'a pas grand-chose à faire. En tout cas c'est l'avis des citoyens.

Huldar s'assit et tira les documents vers lui. Plus vite il en aurait fini avec ces foutaises, mieux ce serait. Il réprima un soupir pendant qu'il parcourait le texte écrit par une main d'enfant sur le dessus de la pile de feuilles :

En 2016, les voitures seront inutiles. À la place il y aura des petits hélicoptères qui voleront à l'énergie solaire. On aura trouvé des traitements contre le cancer et toutes les maladies graves. Personne ne mourra avant l'âge de cent trente ans. L'Islande sera toujours le meilleur pays du monde !

Elín – 9. C.

Deux cœurs et deux smileys suivaient la signature. C'était la première fois qu'il avait l'occasion d'en voir dans le cadre de son travail.

— Tu serais prêt à lâcher ta voiture pour un hélicoptère à énergie solaire ?

Il écarta deux lames du store et jeta un œil au-dehors. La clarté grisâtre de l'hiver ne suffisait pas pour décoller. Quant à voler, il ne fallait même pas y penser.

— Hein ? fit le jeune homme avec la voix d'un candidat à un oral d'examen.

— Rien.

Huldar était trop fatigué pour en dire plus. Il avait passé la soirée dans un bar avec ses copains, il avait veillé trop tard et bu trop de bières. Le garçon n'avait visiblement pas entendu parler de l'enquête qu'on lui avait confiée, ou alors il n'était pas rapide à la détente.

— On utilise des hélicoptères ?

— Oui, fit Huldar. Non, rectifia-t-il aussitôt, regrettant son affirmation. On n'a aucun hélicoptère. Je suis en train de lire ce que des écoliers ont écrit il y a dix ans au sujet de notre époque. L'un d'eux pensait qu'on se déplacerait dans des hélicoptères à énergie solaire. Ça promet pour les autres lettres !

Le jeune homme pivota sur sa chaise et fit face à Huldar. Il se prénomme Guðlaugur mais au commissariat on l'appelle toujours Gulli, malgré ses protestations. Ce serait "Gulli" jusqu'à ce qu'il ait fait ses preuves dans la brigade, pas avant et seulement s'il y parvenait. On ne faisait pas forcément long feu dans la police.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Dans le paquet de feuilles le directeur de l'école a découvert un texte assez bizarre. Alors il nous a contactés, expliqua Huldar en lui tendant la photocopie de la lettre sur les hélicoptères. À l'époque ils étaient jumelés avec une école primaire américaine. Ils avaient prévu d'enfouir un cylindre du temps dans le terrain de chaque école et de le déterrer dix ans après. Le but du jeu, c'était de comparer la manière dont les enfants des deux pays se représentaient l'avenir. Les élèves de neuvième classe ont imaginé à quoi ressemblerait l'Islande dix ans après. Et on a enfermé leurs lettres dans le cylindre temporel. Jusque-là rien à signaler. Mais un des petits Islandais a profité de l'occasion pour annoncer des meurtres. Je dois trouver son identité pour que les psychologues nous disent si l'adulte qu'il est devenu peut être considéré comme dangereux. J'ai de gros doutes mais il faut bien que j'étudie la question.

— Il a donné le nom de celui qu'il allait tuer ?

— Pas "le" mais "les" noms. Il mentionne six personnes. En fait il ne cite aucun nom, il n'a mis que les initiales. Et dans deux cas il n'en a mis qu'une.

Huldar feuilleta la liasse pour en extraire l'étrange texte. L'école lui avait fourni des photocopies des autres, mais il détenait l'original de celui-là. Lorsque la secrétaire lui avait tendu la feuille, elle avait fait la grimace. Puis elle avait paru soulagée que ça devienne le problème d'un autre.

Guðlaugur l'observait pendant qu'il examinait les feuilles. Huldar était heureux d'éveiller l'intérêt d'un de ses collègues. Ça ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Dommage que cette affaire soit aussi stupide, pensa-t-il.

— Le plus simple, ça ne serait pas de parler avec cet élève ? Ça ne devrait pas être compliqué de le retrouver.

— La lettre est anonyme.

— Alors comment tu vas t'y prendre pour savoir qui a mis cette lettre dans le cylindre ? Tu vas comparer l'écriture de son auteur avec des vieux devoirs scolaires ?

— C'est à peu près ça. Il y a une lettre de plus que l'effectif de la neuvième classe, cette année-là. L'auteur a dû en rendre deux. Je dois comparer celle qui annonce des meurtres

avec toutes les autres. Malheureusement ces gosses écrivaient comme des cochons.

— Il s'agit d'un garçon ?

— Oui. Ou d'une fille qui a écrit de la main gauche.

— Des empreintes digitales ?

— Oui, évidemment, répondit Huldar en riant. Tu penses bien qu'on va m'autoriser à faire analyser les empreintes de soixante-cinq lettres d'écoliers !

Il reprit la lettre sur les hélicoptères et la posa à côté de la pile.

— Pour ça il me faudrait au moins un cadavre. Six, ça serait l'idéal. Il saisit l'original et le relut en silence :

En 2016 ces personnes seront tuées : K., S.G., B.T., J.J., V.L. et I. Personne ne les regrettera. Surtout pas moi. Je suis très impatient.

Ni cœur ni smiley.

— Tu crois que ces gens sont tous en vie ?

— C'est possible, mais comment tu veux que je sache ? Avec deux initiales ou même une seule lettre ? répondit Huldar en tendant la feuille à Guðlaugur. D'après la secrétaire de l'école, aucune des victimes de ces dix dernières années n'avait ces initiales. En dehors d'un homme tué en 2013 dont le nom commençait par un K. Son meurtrier a été condamné, il n'a jamais fréquenté cette école et son âge ne colle pas. Évidemment je vais vérifier, même si je pense qu'on doit pouvoir s'appuyer sur le travail de cette secrétaire qui a épluché la liste des victimes et des assassins de tout le pays.

Guðlaugur se tut, le temps de lire la lettre. Puis il leva les yeux et observa Huldar d'un air indéfinissable. Il faisait plus jeune que son âge avec son nez et ses joues parsemés de taches de rousseur et son visage sans l'ombre d'une barbe alors que la journée était bien avancée. Il devait approcher de la trentaine. Il n'était donc pas beaucoup plus vieux que l'auteur anonyme de la lettre de menaces en cette année 2016.

— Il y a une page sur Wikipédia, dit Guðlaugur en rougissant de nouveau, ce qui ne l'aidait pas à paraître plus âgé. Avec tous les meurtres commis en Islande.

Huldar haussa les sourcils.

— Tu ne vas pas me dire que c'est toi qui la tiens ?

— Non. Je voulais juste te la signaler. Tu gagnerais du temps si tu consultais cette liste.

Huldar regrettait d'avoir été désagréable avec le jeune homme. Il avait grand besoin d'amis sur son lieu de travail. Mais il n'eut pas l'occasion de rectifier le tir. La tempête, qui avait pris l'apparence d'Erla dans sa veste noire, déferlait sur eux par tribord. Il croisa les doigts de toutes ses forces pour qu'elle ne l'entraîne pas dans son sillage hors du bâtiment. Il venait d'arriver et la tempête annoncée par la météo sortait déjà ses griffes. Mais la chance n'était pas de son côté.

C'était la quarante-cinquième dépression qui traversait le pays depuis le début de l'hiver. Chacune gagnait en puissance sur la précédente, chaque fois plus violente et plus déchaînée. On aurait juré que les dieux qui régnaient sur les éléments avaient fait alliance avec l'Islande, mais que leur coalition avait dégénéré. Ils frappaient le pays comme à plaisir et sans aucune retenue. Une rafale de vent chassa les pensées de Huldar en projetant des feuilles mortes humides sur son visage. L'une d'elles, poisseuse et glacée, resta collée sur sa joue. Lorsque ses doigts engourdis par le froid la saisirent, elle se colla sur sa main, qu'il secoua vigoureusement. La feuille virevolta dans le jardin.

— Tu trouves quelque chose ?

Près de lui Erla luttait pour garder l'équilibre. La longue veste noire de la police prenant le vent comme une voile, elle dut se mettre de profil. Il voyait bien qu'elle voulait éviter de tomber la tête la première sous son nez. Leurs relations étaient devenues froides et embarrassées depuis qu'il avait perdu son statut de chef et qu'elle en avait hérité. Mais il l'avait occupé pendant si peu de temps qu'il n'avait pas perdu grand-chose. Le malaise qu'il éprouvait venait d'Erla elle-même. Il ne souffrait pas du changement et ne ressentait aucune rancœur à son égard. Il fallait bien que quelqu'un le remplace, alors pourquoi pas elle ? Elle employait un vocabulaire trop grossier à

son goût et sa vulgarité l'incommodait, mais c'était peut-être sur ces critères qu'on l'avait sélectionnée. La direction avait aussi pour consigne de féminiser la police. Avec Erla elle faisait coup double, elle avait nommé une femme qui se comportait comme un homme.

— Non, je n'ai rien trouvé, rien d'anormal en tout cas. C'est un jardin ordinaire, avec le même bazar que dans tous les jardins, dit-il en hochant la tête en direction d'un trampoline en ruine solidement arrimé au sol à l'extrémité du terrain.

Il devait s'être écoulé pas mal de temps depuis la dernière fois qu'un enfant avait sauté dessus. La toile avait disparu, on ne voyait plus que la structure en métal et quelques ressorts. Huldar tapota le barbecue rouillé de la terrasse et jugea inutile d'attirer l'attention d'Erla sur le jacuzzi. Ça ne valait pas le coup. Un jardin ce qu'il y avait de plus ordinaire, ça se voyait tout de suite.

— On a peut-être voulu nous faire une blague ?

— Une blague ? dit Erla en regardant de l'autre côté du jardin pour éviter de croiser le regard de Huldar.

De sous sa capuche elle observait Guðlaugur. Il fouillait un buisson dénudé à l'aide d'un bâton, à la recherche d'on ne savait quoi. Les sœurs des feuilles mortes qui avaient soufflé au visage de Huldar tourbillonnaient au-dessus d'eux. Erla se retourna vers lui mais dirigea son regard sur son menton, pas sur ses yeux.

— Putain, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans.

— Non, moi non plus, rectifia Huldar en haussant les épaules.

Effectivement ça n'avait rien de drôle d'être dehors par un temps pareil. Il ne portait pas dans son cœur l'auteur de la lettre. Erla l'avait reçue vers midi. Elle leur en avait révélé le contenu pendant le trajet. Dans ce jardin la police était censée découvrir quelque chose qui l'intéresserait. Le texte était anonyme, il n'était accompagné d'aucune description des lieux, d'aucune indication qui aurait facilité leurs recherches.

— Ce n'est peut-être pas la peine d'insister ?

Le regard d'Erla rencontra enfin les yeux de Huldar, qui comprit qu'il aurait mieux fait de se taire.

— Non. On va se bouger le cul et continuer de chercher.

— D'accord. Pas de problème, répondit Huldar en essayant de sourire.

Il était difficile de faire semblant d'être content de s'éterniser dans ce jardin. Il regarda Erla s'éloigner. Elle peinait à marcher droit contre le vent mais rien ne l'aurait fait plier. Il se tourna de nouveau vers la terrasse et chercha du regard d'éventuelles cachettes. Si seulement ils savaient ce qu'ils cherchaient ! Mais ils devaient fouiller partout en quête d'ils ne savaient quoi.

Le jacuzzi faisait du tapage. Le lourd couvercle se soulevait, se refermait d'un coup sec et recommençait son petit jeu. Il entendait grincer les charnières au milieu des hurlements du vent. Il avisa sur le côté une petite porte qu'il n'avait pas encore ouverte. Il se dirigea vers elle sous le regard attentif du propriétaire, au dernier étage. L'homme, qui s'appelait Benedikt, les avait accueillis fraîchement. Il faut dire qu'il avait eu du mal à comprendre ce que la police venait faire chez lui. On ne savait pas s'il était pour quelque chose dans l'affaire qui les occupait. En tout cas il aurait été difficile de feindre un étonnement plus convaincant que le sien. Huldar ignorait l'identité de cet homme, Erla ne leur en avait rien dit. À son allure on devinait qu'il venait de prendre sa retraite. Ce vieux grincheux avait sans doute pris l'habitude qu'on lui obéisse au doigt et à l'œil. Il acceptait mal que cette époque soit révolue.

Huldar fit signe à Benedikt et lui sourit. En guise de récompense le vieux lui adressa un rictus et lui balança quelques vagues consignes. Huldar comprit qu'il lui ordonnait de laisser le jacuzzi tranquille. Il ne croyait quand même pas qu'il allait prendre son bain ? Il devait plutôt avoir peur qu'il esquinte les charnières. Mais il n'en avait pas l'intention. Huldar hocha la tête en signe de bonne volonté.

La petite porte ne dissimulait qu'un robinet et des tuyaux. Huldar sortit une lampe de poche. Il ne vit que des amas de poussière. En se glissant à l'intérieur pour regarder derrière le tas de tuyaux, il se cogna la tête et fit craquer la structure en bois. Ils s'étaient vraiment dérangés pour rien. S'il avait la chance de mettre la main sur l'auteur de la lettre, il lui collerait

une bosse comme celle qui grossissait à l'arrière de son crâne. Rien qu'un coup. Ça ne pourrait pas lui faire de tort. Sa cote dans la police était déjà au plus bas.

Huldar ferma la trappe et s'étira. Tout en frottant sa nuque il parcourut des yeux la partie du jardin plongée dans la pénombre. Ils avaient déjà bien ratissé la zone, mieux que devant la maison. Il fallait espérer qu'Erla n'aurait pas l'idée d'y retourner. Le vieux, qui n'avait pas quitté sa fenêtre, n'arrêta pas de hurler qu'il fallait éviter de marcher sur les plantes. Vu la météo, il y avait de quoi rire.

Le peu de végétation encore visible était ras et dénudé.

Une stupidité de plus ! Ça continuait ! Huldar repoussa ses cheveux en arrière. Le vent les lui rabattit sur le front. Où devait-il chercher maintenant ? Il parcourut le jardin, en quête de bonnes cachettes. Erla et le jeune policier erraient de leur côté, aussi découragés que lui. Guðlaugur tenait toujours son bâton à la main. Huldar s'assit sur le jacuzzi pour profiter de la vapeur chaude qui s'échappait du couvercle.

Il n'y avait rien à découvrir dans ce jardin.

La lettre n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Sauf si quelqu'un les avait devancés et avait emporté ce qu'ils cherchaient. Des parents avaient peut-être trouvé de la drogue dans la chambre de leur fils. Ils l'avaient cachée là pour que la police s'en empare sans lui causer d'ennui. Mais l'ado les avait suivis et l'avait récupérée après leur départ. C'était tiré par les cheveux. Vraiment tiré par les cheveux. Il aurait été plus simple de jeter la came dans les toilettes et de tirer la chasse d'eau que de monter un pareil scénario.

Soudain le vent s'apaisa, la vapeur chaude s'éleva lentement autour de Huldar, centimètre par centimètre, et lui enveloppa le visage. Parmi les fines gouttelettes qui tournoyaient devant ses yeux, il huma une légère odeur qu'il reconnut aussitôt. L'odeur du sang. Il bondit sur ses jambes et défit les courroies du couvercle. Au-dessus de lui on cognait à coups redoublés contre la fenêtre.

Huldar ne reconnut pas immédiatement les choses qui flottaient à la surface. Quand son cerveau eut fini de traiter les étranges informations qu'il recevait, instinctivement il recula

et le lourd couvercle lui échappa des mains. Le vent saisit prestement l'occasion et le rabattit si brutalement vers le sol que les attaches cédèrent, sauf une à laquelle il resta accroché. Il tanguait contre le jacuzzi en raclant le bois de la terrasse. Huldar leva les yeux pour voir la réaction du propriétaire. Son visage n'exprimait pas la colère, mais la stupeur.

La stupeur et la terreur.

Huldar se hâta de saisir le couvercle. Il lutta contre le vent pour tenter de le remettre en place. Il hurla pour appeler à l'aide Erla et Guðlaugur. Une nouvelle rafale arracha le couvercle. Il eut l'impression que les muscles de ses bras allaient prendre feu. Mais il ne pouvait détacher ses yeux de ce qui flottait dans le jacuzzi. Il regrettait déjà sa minable petite enquête. Dans l'eau rougeâtre deux mains tranchées flottaient.

La Maison des enfants avait retrouvé sa tranquillité. Personne n'avait ouvert la porte d'entrée depuis que Freyja était arrivée, bonne dernière, ce matin-là. Le téléphone de la réception restait muet. On aurait dit que la nature déchaînée était venue à bout de tous les bourreaux d'enfants du pays. Freyja en avait assez de cet hiver impétueux, mais elle était disposée à s'en accommoder si c'était le prix à payer. Elle avait vu trop d'enfants dévastés, entendu trop de récits des mauvais traitements qu'ils subissaient, pour refuser un tel changement. Tempêtes du monde, soyez les bienvenues ! La fenêtre cria sous les coups d'une rafale, comme si le vent avait envie de la prendre au mot et d'accepter l'invitation. Freyja soupira, elle appréhendait le moment où elle quitterait son travail, rejoindrait sa voiture et gratterait les vitres en implorant le ciel pour que le chauffage de la vieille bagnole se mette en route. À cette pensée elle fut parcourue de frissons. Pour se reconforter elle se rappela que ce temps détestable avait un autre avantage. Ses amies la laisseraient tranquille. Elles n'auraient pas l'occasion de la traîner dans la montagne pour qu'elle teste en leur compagnie les dix kilomètres de la dernière randonnée qui faisait le buzz. Elle cessa de frissonner. L'apathie dont elle souffrait depuis quelque temps s'empara d'elle à nouveau.

— Freyja, à votre place je mettrais à l'abri tout ce qui craint. Je crois que vous allez avoir de la visite.

Elsa, la nouvelle directrice, se tenait sur le seuil de la minuscule pièce qui avait été attribuée à Freyja après sa rétrogradation.

Elsa avait la quarantaine, elle était chef de service quand elle lui avait succédé. Lorsque le drame avait éclaté on avait jugé inopportun que la Maison des enfants soit dirigée par une femme qui avait abattu l'un de ses semblables. Même s'il s'agissait d'un cas de légitime défense. On ne pouvait pas savoir comment réagiraient les médias, mais avec un frère en prison elle risquait d'être jugée suspecte. Heureusement ces noires prophéties ne s'étaient pas réalisées, mais malgré tout ses anciennes fonctions n'étaient plus qu'un souvenir. Ses frissons la reprirent.

— Hein ? Je ne comprends pas.

L'étonnement qu'elle éprouvait anima un instant son visage, mais elle retourna aussitôt à son écran, le regard vide. Comment en était-elle arrivée là ? C'était ça, l'existence qui l'attendait ? Son destin, c'était de finir comme ça ? Comme un petit rouage de cette grosse machine qu'était la Protection de l'enfance ? Ou comme une simple dent de ce rouage ? Car on pourrait facilement se passer de ses services. Son anxiété et sa déprime n'avaient rien à voir avec Elsa. C'était quelqu'un de bien, elle remplissait ses fonctions de directrice d'une manière remarquable. Non, elle avait seulement le sentiment de croupir au plus bas de l'échelle, très loin de ses aspirations. La détonation qu'avait déclenchée la pression de son doigt sur la détente retentirait encore pendant des années dans l'institution. Depuis peu elle envisageait même de reprendre des études et de se refaire un nom dans un nouveau domaine, sur une nouvelle scène, mais elle ne parvenait pas à faire son choix. Elle ne se voyait ni géologue ni comptable. Son point fort, c'était l'exploration du tréfonds de l'esprit des enfants et des adolescents, elle n'avait aucun goût pour les minéraux ou les chiffres.

— Il vient de se garer juste devant. Votre ami le policier. Celui qui n'a pas de veine.

— Huldar ? demanda Freyja avec une grimace involontaire. Lui, mon ami ? Sûrement pas. Il doit venir pour quelqu'un d'autre.

Elsa souffla avec mépris.

— Ça m'étonnerait. Elle tendit une main osseuse en direction de la fenêtre.

— C'est bien lui, là-dehors ?

Elle pesait cinquante kilos tout habillée et son visage était dépourvu des rondeurs qui auraient pu adoucir ou masquer les variations de ses sentiments. Ses traits étaient extraordinairement vivants, sa joie – ou sa colère – n'échappait à personne. Elle dissimulait son corps maigre sous d'amples robes hippies qui parfois, en se plaquant sur elle, dévoilaient ses formes. Avec ses cheveux trop courts elle ressemblait à un prisonnier en grève de la faim. Quand elle s'habillait en orange c'était particulièrement saisissant.

Freyja jeta un coup d'œil au-dehors. Huldar luttait contre le vent pour fermer la voiture de police.

— Oh non ! Je ne veux pas lui parler.

— Si c'est vous qu'il veut voir, vous n'avez pas vraiment le choix. Enfin, s'il est en service. Vous savez aussi bien que moi combien c'est important de coopérer avec la police.

Freyja comprit à son regard que ce n'était pas la peine de discuter.

Elsa disparut sans lui laisser le temps de protester. Elle entendit le déclic de la porte d'entrée et la rumeur d'une conversation entre eux deux. Pourvu qu'il vienne voir quelqu'un d'autre ! supplia-t-elle. Mais ils étaient déjà sur le seuil. Aux côtés du viril policier sa supérieure avait l'air encore plus insignifiante. Il était exactement comme la dernière fois qu'elle l'avait vu, fatigué et les traits tirés. Bizarrement ça lui allait bien. Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'avec cet air épuisé et égaré il était dans son état normal. Tellement que même au tribunal, dans le costume que sa sœur lui avait choisi pour la circonstance, on aurait dit qu'il n'avait qu'une envie, rentrer se coucher.

Cernes, barbe naissante et cheveux hirsutes.

Freyja avait du mal à admettre qu'elle avait un faible pour son allure de mâle fatigué mais toujours debout et qui ne chômait pas au lit. Ça, elle pouvait en témoigner, bien qu'elle ne l'ait testé qu'à l'occasion d'une unique nuit de plaisir. Il était vraiment trop con. Con mais très bon au lit. Ces réflexions la menaient droit dans le mur. C'était bien sa faute s'il en était là, après avoir été chargé de l'enquête qui avait entraîné sa dégringolade dans la hiérarchie de la police.

— Les présentations sont inutiles. Freyja, vous allez essayer de l'aider.

Elle coupa court, tourna les talons et disparut.

Huldar lui adressa un sourire gêné. Elle voyait bien que la rancune qu'elle éprouvait à son égard n'était pas réciproque. En réalité il ne lui en voulait pas du tout, se dit-elle en se remémorant ses multiples tentatives de réconciliation. Depuis qu'elle avait appuyé sur la détente, leurs chemins s'étaient croisés bien plus souvent qu'elle ne l'aurait désiré. Tous deux avaient témoigné sur les circonstances dans lesquelles elle avait abattu cet homme. Puis ils s'étaient retrouvés au procès de son frère Baldur, condamné pour détention d'arme illégale. À l'issue d'une séance scandaleusement courte, la peine qu'il purgeait déjà avait été prolongée de douze mois. Freyja avait été éprouvée par ce jugement. Baldur n'avait pas paru s'en émouvoir et avait pris la chose comme toujours, quand le sort le frappait. "Je vais avoir plus de temps pour réfléchir", lui avait-il dit à l'annonce du jugement. Pour réfléchir à quoi ? Freyja n'avait aucune envie de le savoir. Comme elle avait menti sur la provenance du revolver en prétendant qu'elle l'avait trouvé dans la rue, elle espérait que son frère ne lui en voulait pas. Ce diable de Huldar avait confirmé sa déposition. Il avait déclaré qu'il ignorait d'où venait l'arme et comment elle se l'était procurée. Pourtant il connaissait la vérité. Mais comme ça n'avait servi à rien, la reconnaissance qu'elle lui devait n'était qu'une contrariété de plus. Baldur avait été confondu par ses empreintes sur le revolver. Quant à elle, elle s'en était sortie à moindres frais, mais avec une condamnation pour faux témoignage qui avait pesé lourd dans la décision de la rétrograder.

— Je peux entrer ?

— Oui, je t'en prie, dit-elle d'un ton sec.

— Je peux m'asseoir ? demanda Huldar en empoignant le dossier de la chaise réservée aux visiteurs, devant le bureau.

— Oui, bien sûr, dit-elle sur le même ton. — Elle le regarda s'installer. — Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Voilà, répondit Huldar en posant des documents devant lui.

Un texte tellement mal écrit que ça devait être un modèle du genre. Rien d'étonnant de la part de Huldar, pensa Freyja.

— Je suis sur une enquête, j'ai besoin des compétences d'un psychologue pour enfants, expliqua-t-il avec le sourire un peu gauche qui éclairait déjà son visage quand il était entré. Et je n'en connais aucun en dehors de toi.

— Évidemment, répondit laconiquement Freyja.

Moins elle en dirait et mieux ce serait. Il n'allait quand même pas s'imaginer qu'elle était disposée à bavarder avec lui.

— Euh, avant d'en parler... À part ça, comment tu vas ? demanda-t-il en la regardant dans les yeux sans ciller.

Son diabolique pouvoir de séduction tenait dans sa capacité à concentrer toute son attention sur elle, à ne se laisser distraire par rien d'autre. Mais il se comportait sans doute de la même manière avec toutes les femmes.

— Bien. Formidable, fit-elle sans lui retourner sa question.

Il aurait été trop content.

— Et ton frère ?

— Bien. Super. Qu'est-ce qui t'amène ?

Ses réponses minimalistes ne semblaient pas troubler Huldar. Il sourit de nouveau.

— C'est le texte d'un enfant de quatorze ans, probablement un garçon. J'ai besoin de savoir si on doit considérer son contenu comme inquiétant.

— Fais voir.

Huldar lui tendit la feuille, qu'elle lut et lui rendit.

— Dans quelles circonstances ç'a été écrit ? Et quand ?

— Il y a presque dix ans.

Il lui raconta l'histoire du cylindre temporel.

Freyja le regardait sans manifester d'intérêt particulier.

— Désolée, je ne vais pas pouvoir faire grand-chose pour toi. Je n'ai pas assez d'éléments. Mais il n'y a pas de quoi t'empêcher de dormir. À l'époque le gamin devait avoir des ennemis, il avait des comptes à régler. C'est courant chez les adolescents en pleine croissance. Mais ils passent à l'acte rarement, très rarement même. Et puis il faudrait savoir ce qui s'était passé avant. Quand il a écrit ça, est-ce qu'il était en colère contre

quelqu'un de la liste pour une raison ou une autre ? Si c'est le cas, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Sa colère n'a pas duré. Mais s'il s'agit d'une rancune plus tenace, il vaut peut-être mieux s'en préoccuper. Enfin je ne sais pas. Il en faut beaucoup pour qu'une haine dure dix ans. Vraiment beaucoup.

— Alors je peux espérer que tu me pardonneras un jour ou l'autre ? dit Huldar en souriant tristement.

— J'ai dit qu'il en fallait beaucoup, je n'ai pas dit qu'il fallait l'exclure.

Huldar ne souriait plus. Freyja regrettait déjà ses paroles. C'était difficile de se monter la tête contre lui alors qu'il était assis en face d'elle. C'était plus simple quand elle était seule et pouvait se lâcher.

— À ta place je rechercherais quand même l'individu en question. Comme ça ne débouchera sans doute sur rien, tu pourras passer à une affaire plus importante. Vous avez sûrement de quoi vous occuper dans la police.

— En fait non. Plus il fait mauvais, moins il y a de crimes. On vient d'attaquer une nouvelle enquête, une histoire épouvantable, mais on ne m'a pas pris dans l'équipe. J'étais présent quand tout a commencé mais c'était seulement par hasard. On ne me confie plus rien d'important. Plus rien de sérieux.

Huldar sourit comme pour indiquer que ça lui était bien égal. Mais il était visiblement peiné d'avoir été écarté.

Freyja vivait la même chose mais elle resta silencieuse. Si elle entrebâillait la porte, elle s'ouvrirait toute grande avant qu'elle ait le temps de faire marche arrière. Il lui manquait une épaule sur laquelle s'appuyer, une oreille prête à l'écouter se plaindre de sa situation. Il lui manquait surtout quelqu'un qui saurait la comprendre. Or cette personne était assise là, devant elle. Elle ne pouvait pas compter sur la prétendue sympathie de ses amies, qui révélaient leur vraie nature dès qu'elles ouvraient la bouche. Tout était sa faute, disaient-elles. C'était bien elle qui avait décidé de coucher avec le faux charpentier Jonas mais le vrai policier Huldar. Qui avait sympathisé avec lui malgré ses signes évidents de trouble mental. Qui avait emporté sur son lieu de travail un revolver qu'elle voulait lui remettre. Et qui avait appuyé sur la détente. C'était elle et personne d'autre.

Elle devait l'admettre, arrêter de pleurnicher et se mettre au hot yoga avec elles. Le seul qui l'aurait écoutée se lamenter sur son sort, c'était son frère Baldur. Il ne lui aurait jamais donné un conseil aussi stupide que celui de ses amies. Mais elle ne pouvait se résoudre à lui demander ça, même s'il était l'artisan de ses propres malheurs. Ça ne se faisait pas. Finalement c'était Mollý, la chienne de son frère, qui l'écoutait le mieux. Elle bâillait et faisait des grimaces pendant qu'elle lui exposait ses problèmes, parfois même elle lui tournait le dos, mais elle ne disait jamais de connerie, ne lui reprochait rien et ne lui faisait pas la leçon.

Elle allait céder à la tentation de s'épancher un peu, mais Huldar parla le premier.

— Ça n'a pas l'air de t'intéresser, je ferais mieux de revenir à mon sujet principal.

Freyja ne put s'empêcher de sourire. Il venait de rater sa seule chance d'un début de réconciliation. Elle veillerait à ce qu'il n'y en ait pas d'autre pendant sa visite.

— J'ai une autre lettre écrite de la même main, enfin je crois, et sans doute le même jour. J'aimerais avoir ton avis. Est-ce que tu penses que c'est le même adolescent qui tient le stylo, là ?

Il lui tendit une seconde photocopie.

— L'écriture est ressemblante. Le contenu est très différent. Je ne peux rien dire de plus. Tu n'as pas sous la main un graphologue qui pourrait l'analyser ?

— Si, évidemment. Mais j'espérais que tu pourrais me dire si le choix des mots te fait penser au même garçon.

Freyja parcourut le texte mal écrit.

En 2016 il y aura une guerre atomique. Il fera froid en Islande mais ça sera quand même mieux que dans les autres pays où tout le monde mourra. Au lieu de laisser les prisonniers en prison on les enverra à l'étranger. Là-bas ils mourront aussi.

Dröstur 9-B.

— C'est peut-être bien le même auteur. En tout cas on retrouve le même esprit négatif. Est-ce que les lettres des autres enfants étaient aussi pessimistes ?

— Non. Il y en a seulement quelques-unes et elles le sont bien moins que celle-là. Dans beaucoup de lettres l'Islande devient championne du monde de handball. La plupart des enfants ont inventé des moyens de transport complètement farfelus, ils ont déliré aussi sur l'énergie verte et l'alimentation du futur. Heureusement qu'ils se sont trompés sur presque tout. Je n'ai aucune envie de me nourrir avec des algues et des cafards.

— Tu as interrogé l'école au sujet de cet élève ?

— Non. Pas encore. J'attendais d'avoir ton avis. Je ne voulais pas les inquiéter pour rien. Je n'allais pas leur raconter qu'un de leurs anciens élèves est susceptible de devenir un tueur en série dans les mois qui viennent. Donc tu penses qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter ?

— Non. Ça me paraît assez clair. Si c'est bien le même élève, le pauvre n'allait pas bien quand il a écrit sa lettre. C'est très probablement ce qui explique sa noirceur.

— Bien. — Le sujet était épuisé mais Huldar n'avait pas l'air de se décider à s'en aller. — C'est bien.

— Oui, c'est ça.

Freyja esquissa un sourire qu'elle espérait ironique et attendit en silence. Mais elle ne put s'empêcher de poser une question qui surgit brusquement dans sa tête.

— Je suppose que tu as déjà vérifié si ces initiales correspondent à quelqu'un qui serait mort dans des circonstances suspectes ?

— Oui. C'est fait. Il n'y en a pas eu beaucoup depuis le début de l'année et je n'ai rien trouvé. Mais 2016 commence à peine. On peut s'attendre à tout ! — Il saisit sa liasse de documents, les enroula très serré et se leva. — Il faut quand même espérer qu'il n'y aura pas de guerre atomique. Merci pour ton aide.

Il sourit et lui dit au revoir.

Freyja le regarda s'en aller avec des regrets qu'elle ne voulait pas s'avouer. Elle n'avait aucun projet devant elle, Huldar avait

mis de la vie dans sa morne journée. Lorsqu'il se retourna sur le seuil elle essaya de dissimuler son émotion et d'avoir l'air heureuse de le voir tourner les talons.

— Autre chose ?

— Oui. Est-ce que tu accepterais de rencontrer l'auteur de la lettre avec moi quand j'aurai trouvé son identité ? S'il est borderline, tu le verras mieux que moi.

— Oui. Ça mérite réflexion, répondit-elle étourdiment.

Décidément elle n'aurait jamais assez d'énergie pour en vouloir à d'autres personnes dans les dix prochaines années. Mais sa réponse réjouit Huldar, qui ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Il ne put se retenir de lui poser d'autres questions.

— Quel est le profil de quelqu'un qui coupe des mains ?

— Hein ?

La question était si inattendue qu'elle crut avoir mal entendu.

— Qui peut couper les mains d'une autre personne ?

— Vivante ou morte ?

— Vivante, je crois bien. Son visage était devenu grave.

— Un cinglé. Quelqu'un de complètement cinglé, répondit-elle à l'instinct. Elle n'avait jamais rencontré un cas pareil.

Cette fois l'e-mail ne contenait aucun texte, seulement une pièce jointe nommée *trahison.jpeg*. L'expéditeur était le même que celui qui avait commencé à le harceler entre l'ancienne et la nouvelle année : *reglement.comptes@gmail.com*. Le premier courrier était arrivé peu après minuit pendant la nuit du Nouvel An. L'auteur était obligatoirement islandais. Les messages étaient brefs et laconiques mais ils n'auraient pas pu être rédigés à l'aide d'un moteur de traduction. Depuis, chaque fois qu'il lisait un nouveau message, Þorvaldur avait l'estomac si retourné qu'un double gin ne lui faisait aucun effet. Deux ou trois non plus. Pas plus que les suivants.

Bien qu'il ait pensé à l'époque qu'il s'agissait d'une erreur, il avait été perturbé dès le premier message. À la lecture de la première phrase il avait cru reconnaître un spam. Il en avait déjà reçu plusieurs du même genre les années précédentes. Chaque fois il s'était étonné qu'on puisse mordre à l'hameçon. Qui pouvait être assez con pour acheter un kit d'assistance testamentaire vendu dans un spam qui arrosait la planète ? Pourtant il avait lu la suite.

Tu as vu tes derniers feux d'artifice. Continue de trinquer au champagne pour fêter la nouvelle année. Tu n'en auras plus l'occasion au fond de ton cercueil.

Il ne trinquait plus depuis déjà un bon moment quand il avait ouvert le courriel avec sa gueule de bois du premier de l'an.

Les messages qui avaient suivi étaient du même acabit. On le menaçait d'une mort imminente. C'était prématuré, il n'avait que trente-huit ans, à peine la moitié de son espérance de vie. Sa fin prochaine ne faisait pas partie de ses projets. C'était vraiment ridicule de se laisser déstabiliser par de telles stupidités. Mais il en avait la chair de poule. C'était nouveau. D'ordinaire d'un grand sang-froid, il ne sursautait jamais au cinéma, ne versait jamais une larme et était capable de s'asseoir dans n'importe quelle montagne russe sans accélérer son rythme cardiaque.

C'était ça qui n'allait pas. Il s'était laissé impressionner et ç'avait suffi pour qu'il se monte la tête. Il n'était pas d'un naturel anxieux ou peureux. S'il avait ouvert le premier courriel avec les idées claires, il ne serait pas assis là, à se ronger les sangs pour des conneries au lieu de supprimer le message et la pièce jointe. Cette maudite gueule de bois ne l'aurait pas mis dans un tel état.

Heureusement, l'expéditeur ignorait comment il réagissait. Jusque-là Þorvaldur avait résisté à son envie de lui passer une engueulade.

Reglement.comptes. C'était une indication. Mais comme il n'avait causé de tort à personne, il n'avait pas de comptes à rendre. Pas lui. Quand on est procureur, on doit forcément s'attendre à se faire des ennemis un jour ou l'autre, et même beaucoup, quand on y réfléchit. C'était injuste, si cette engeance avait des ennuis, elle l'avait bien cherché. Mais c'était comme ça.

Rien n'indiquait que les messages provenaient d'un ancien détenu ou de quelqu'un qui était actuellement en détention. Rien n'indiquait non plus que la justice était mêlée à cette histoire. Pendant ses douze ans de carrière il avait constaté que les condamnés prenaient pour cible leurs complices, les témoins, la police, les juges. Les procureurs passaient entre les gouttes. On aurait dit que les criminels ignoraient les pouvoirs que lui donnaient ses fonctions. Le pouvoir d'accuser ou de ne pas accuser. De déterminer quel article de la loi devait s'appliquer selon le cas. De décider de condamner quelqu'un soit à une peine symbolique pour agression, soit

à de longues années de prison pour tentative de meurtre. De faire le tri dans une affaire entre les cerveaux et les simples complices. Mais heureusement pour lui la plupart de ces prévenus n'étaient pas très futés.

Les messages émanaient-ils de quelqu'un de plus averti ? Quelqu'un qui se serait senti lésé par une décision qu'il avait prise dans le cadre de ses fonctions ?

Non. Impossible. Ceux qui étaient derrière les barreaux ou qui y avaient été le prenaient pour un simple pion sur l'échiquier judiciaire. S'ils se méprenaient, c'était tant mieux.

— Vous ne devriez pas être en bas, à la Cour suprême ?

Un des nombreux assistants venait de passer la tête dans l'encadrement de la porte. Le jeune homme lui avait souvent été utile mais Þorvaldur n'avait jamais retenu son nom.

Il essaya d'afficher un air naturel et détendu. Il voulait éviter à tout prix que son émoi transparaisse hors du secret de son bureau. Il avait la réputation d'un homme que rien ne pouvait ébranler. Il n'était pas question que ça change. Il s'éclaircit la gorge et toisa le jeune homme avec son dédain habituel.

— Il y a une défection. L'affaire a été ajournée, un juge est malade. Il m'a appelé ce matin pour me dire de ne pas venir.

— Vraiment ? Il a appelé lui-même ?

— Oui et alors ? répliqua Þorvaldur, sans chercher à dissimuler son agacement.

— Alors rien, mais je croyais que c'était à son secrétariat de s'en occuper.

— Ça dépend de la personne qu'on veut joindre. Vous, il n'y a aucune chance que ça vous arrive, ajouta-t-il sans lui faire l'aumône d'un regard.

Le garçon pouvait rougir à son aise.

— Fermez la porte, si vous voulez bien. J'ai du travail.

Le garçon claqua la porte plus bruyamment qu'il n'était nécessaire mais pas assez pour être impoli. Il était novice mais pas sot.

Sur l'écran le courrier captait toujours l'attention de Þorvaldur. La pièce jointe était à sa place, un fichier photo au nom venimeux : *trahison.jpeg*. Qui lui envoyait ça ? Une ancienne conquête avec laquelle il se serait mal conduit ? Ou bien son